

passée. Il n'est presque pas de ville en Palestine où n'abondent les exemples de ces pieuses consolations que chaque secte s'accorde; mais nulle part l'abus n'a été plus grand qu'à Jérusalem et dans l'église même du Saint-Sépulcre.

Comme l'esprit humain engagé dans la voie des inventions puérides ne s'arrête pas aisément, le zèle des moines en vint à préciser avec certitude le point où se tenait chaque personnage dans une scène biblique, la prison où l'on enferma Jésus sur le Calvaire, la pierre sur laquelle chantait le coq qui rappela le chef des apôtres au devoir, l'arbre auquel se pendit Judas; que sais-je? De quelle mousse épaisse et déshonorante n'eut-on pas vite couvert ce cadre sacré de la religion, qui demeura beau quand même, parce qu'il entourait une scène divine. De telles extravagances étaient-elles nécessaires pour embellir le plus admirable des tableaux? « Tout cela parle à l'imagination du peuple, » dira quelqu'un. Ce qui est plus sûr, c'est que cela fait rire les impies. Laissons chacun se retracer les scènes de l'Écriture comme il peut, et tout en vaudra mieux. Il est regrettable que les Franciscains, gardiens autorisés de la Terre Sainte, ne l'aient pas mieux protégée contre de si détestables innovations. M. Vigouroux frappe à ma porte et interrompt mon monologue. Allons sans retard rendre nos devoirs au Saint-Sépulcre.

La ville est à peine à trois cents mètres du couvent dominicain. Nous l'abordons par la porte de Damas, qui est d'un bel aspect. Au XII^e siècle cette

porte était dite de Saint-Étienne. Elle aurait dû garder ce nom, car elle est bien la plus rapprochée du lieu traditionnel où le premier diacre fut martyrisé. Elle s'ouvre sur le chemin le plus direct pour aller en Samarie et dans la Galilée, chemin que le Maître et les disciples ont suivi plus d'une fois. Par cette route encore, Paul s'en alla plein de haine et de menaces contre les chrétiens, qu'il voulait poursuivre et exterminer jusqu'à Damas. Par elle il revint, doux et humble comme un néophyte, pour s'entretenir avec Pierre, passant, non sans être ému, devant ce champ où il avait vu lapider Étienne, le prédicateur dont il allait continuer le rôle et faire prévaloir les idées.

A mesure qu'on approche du rempart, le chemin s'encaisse rapidement. Il devait autrefois être plus bas encore, si nous en jugeons par les traces d'une ancienne porte depuis longtemps fermée, mais dont la partie supérieure demeure visible dans la muraille. Un petit marché de bestiaux est installé sur la hauteur, à notre gauche. On peut y suivre, à travers des cris et des gestes fort démonstratifs, la perpétuelle tactique des vendeurs et des acheteurs, dénoncée au livre des Proverbes. Aujourd'hui comme autrefois les uns font valoir leur marchandise, tandis que les autres crient: « Mauvais! mauvais! » mais quand l'affaire est faite ceux-ci se réjouissent au dépens de ceux-là¹. A notre droite une citerne est fort entourée. Des Arabes, hommes

Prov., xx, 14.

et femmes, viennent y remplir leurs outres en peau de bouc. Deux bachi-bouzouk nonchalamment assis causent avec les passants, les exploitent à l'occasion, et sont censés monter la garde. C'est à travers des chameaux chargés de bois, des ânes portant des pierres et des conducteurs en haillons que nous faisons notre entrée triomphale dans la cité sainte.

Sitôt qu'on a franchi la porte de Damas, on se trouve sur une sorte de rond-point que je n'oserais pas appeler une place, mais qui en tient lieu. Trois rues, dont deux principales, y prennent naissance ou y débouchent. Quelques cafés malpropres, des chevaux tout sellés, des dromadaires au repos, des arabes jouant aux échecs ou conversant très intimement avec leurs narguilehs dégoûtants, y constituent une sorte de campement en permanence.

Nous prenons la rue qui est à droite, dite de Bâb-el-Amoud par les Arabes et de Damas par les Européens, et nous nous engageons dans la demi-obscurité d'un bazar fort mélangé. Puis nous tournons encore à droite, et, en longeant d'une part le couvent grec de Saint-Abraham, où des fouilles amèneront peut-être d'utiles découvertes, et de l'autre le Moristan, ancienne maison des chevaliers de Saint-Jean, nous arrivons au parvis sur lequel s'ouvre l'église du Saint-Sépulcre.

Des vendeurs d'objets pieux, crucifix, chapelets, statuettes, portraits de saints et surtout du czar de toutes les Russies, encombrant la petite place, assez convenablement pavée. Le dallage repose sur une crypte dont les arceaux remontent à une haute an-

tiquité. La façade, mal conçue dès l'origine, inachevée, embrouillée, malgré des détails d'architecture très soignés, prélude dignement à l'incohérence du reste de l'édifice. En franchissant ce seuil, où sont passés tant d'illustres et valeureux croyants, mon cœur bat avec force. Je remercie Dieu, qui nous permet de venir, à la suite de ces grandes générations du passé, offrir notre tribut de foi et d'amour sur ces roches qui ont bu le sang de mon Maître et servi d'autel au sacrifice qui sauve nos âmes.

D'après ma résolution de ce matin, je tiens à me débarrasser d'abord, par une visite sommaire, de tous les détails encombrants que la piété malade des siècles a entassés ici. Ainsi je ne nomme que pour mémoire les chapelles de Saint-Jacques, frère de Notre-Seigneur, de Saint-Jean, de Sainte-Madeleine et des Quarante-Martyrs, que nous avons laissées à notre gauche sur le parvis. Elles sont la propriété des Grecs, comme celles du couvent de Saint-Abraham, qui est vis-à-vis, et où Melchisédec aurait offert le pain et le vin avant que le Père des Croyants y eut dressé le bûcher de son fils Isaac. Je n'en dis pas davantage de celle de Saint-Jean aux Arméniens et de Saint-Michel aux Coptes. Elles n'ont rien de commun avec le Calvaire, et me paraissent tout simplement servir d'avant-garde aux bizarres compétitions qui vont éclater à l'intérieur.

Sur un divan, à gauche en entrant, cinq *mute-welli*, ou soldats turcs, sont chargés de faire

régner l'ordre dans la maison de Dieu. Les fils de l'Islam ramenant à la charité les fils de l'Évangile, quelle pitié! Ils fument ou ils mangent, selon l'occurrence, en vous regardant passer. Autrefois ils avaient droit à un bagchich. L'habitude s'en est perdue. Il y avait quelque honte pour des chrétiens à salarier de tels personnages.

C'est le moment de nous retourner à droite et de saluer fièrement le souvenir de Godefroy de Bouillon et de son frère Baudouin, dont les tombeaux sont creusés là, sous la roche du Calvaire. L'ombre glorieuse de tels héros nous fera oublier ce qu'il y a de douloureux dans ce règne cynique des Turcs qui s'exerce dans un temple chrétien, propriété et rendez-vous de tous les peuples civilisés. La chapelle où ont dormi les deux illustres Croisés, jusqu'au commencement de ce siècle, est dite la chapelle d'Adam. Je comprends le rapprochement entre le souvenir du vieil homme qui nous perdit et le Calvaire du nouvel homme qui nous sauva. Tout serait bien si la dévotion grecque se contentait de l'idée mystique. Elle gâte tout, en nous montrant le pilier sous lequel se trouve réellement le crâne du premier homme. Noé l'y a apporté au lendemain du déluge, et les popes grecs l'y gardent pour la consolation de l'humanité.

On suppose que la pierre rectangulaire de marbre rouge qui est devant nous, à fleur de terre, marque la place où le corps du divin Crucifié fut embaumé par Joseph, Nicodème et les saintes femmes. Évidemment il y eut un lieu, au pied du Calvaire,

où des mains pieuses rendirent au Maître ce dernier devoir de l'amitié avant la sépulture; mais qui songea à le marquer? Qui maintint exactement cette place fixe à travers de longs siècles de ruines? Qui pourra sérieusement nous dire : « Elle est là? »

La science des prêtres grecs va plus loin; elle précise par une autre pierre, que protège une cage de fer, le point où, durant l'onction, se tint l'auguste Mère du Crucifié. Mais qui donc a dit à ces bons religieux que Marie fut témoin de la toilette funèbre de son Fils? Ne serait-il pas naturel de croire qu'elle avait été entraînée loin d'un si douloureux spectacle? Et si elle demeura au Calvaire jusqu'au moment où la porte du sépulcre se referma sur le sacrifice accompli, qui croira qu'au lieu de procéder, elle aussi, à l'embaumement de son Fils, elle resta là immobile et inactive?

Contournons à droite la roche du Calvaire, sans la gravir. Voici la chapelle grecque des Injures. On nous dit que le Seigneur y fut souffleté et couronné d'épines. Peut-être serait-il plus plausible de dire que là se tenaient les Juifs hochant la tête et insultant le Crucifié? En tout cas, le couronnement d'épines avait eu lieu dans le prétoire de Pilate, qui n'était pas ici, et la couronne avait disparu quand on se mit en marche pour le Calvaire.

Par vingt-huit degrés nous descendons à la chapelle de Sainte-Hélène, propriété des Coptes, qui la louent aux Arméniens. Nous sommes à six mètres environ au-dessous du saint Sépulcre et à

dix au-dessous du Calvaire. En me rapportant aux observations de tout à l'heure sur l'exhaussement du sol à la porte de Damas, je crois que nous nous trouvons au niveau de la ville ancienne et de ses alentours, le saint Sépulcre, aussi bien que le Calvaire, étant jadis sur une éminence. Sauf le rapprochement violent qui semble associer ici les voleurs et les rois, je suis heureux qu'à côté de l'autel du bon Larron on en ait consacré un à Hélène, cette sainte reine qui donna Constantin à l'Église et dota la Palestine de ses plus glorieux monuments. Trois mètres environ plus bas est la chapelle de l'Invention de la vraie Croix, aux Latins. C'est une ancienne citerne que l'on a dû recreuser pour y établir un sanctuaire. Comme la précédente, elle est dans un délabrement complet.

Remontés dans l'église du Saint-Sépulcre, nous poursuivons notre inspection par la chapelle du Partage des vêtements et celle de saint Longin, le soldat qui entr'ouvrit le côté de Jésus déjà mort. On croit que, repentant de son crime, il serait venu ici, dans une grotte, faire pénitence, comme s'il n'avait pas obéi à un bon sentiment en voulant, par un coup de lance, hâter ou constater la mort de Jésus, lui épargnant ainsi l'injure suprême du *crurifragium*. Tout cela a été inventé, comme on le voit, par des esprits peu réfléchis.

Couronnant la série de leurs imaginations fantaisistes, ces pauvres Grecs honorent ici même la prison de Jésus-Christ, comme s'il avait fallu enfermer et mettre en lieu sûr, tandis qu'on creusait

le trou de la croix, l'Agneau qui se laissait conduire à l'immolation, le Martyr qui, de lui-même, et non de vive force, allait offrir sa vie pour le salut de tous.

Sur ce dernier excès, laissons les dépendances des schismatiques et passons à celles des Latins. Je constate avec plaisir qu'ils ont moins abusé de l'invention, cette faculté créatrice d'arguments en rhétorique et de sanctuaires en Orient. Leur chapelle de l'Apparition répond à une idée beaucoup mieux qu'à un fait évangélique. La croyance générale est, en effet, que Jésus ressuscité se montra à la très sainte Vierge. Cela semble naturel. Un tel Fils ne pouvait oublier une telle mère. Toutefois les historiens sacrés n'en disent rien; seulement, comme Marie ne paraît pas être allée au sépulcre avec les saintes femmes, il est permis de soupçonner qu'elle ne se dispensa de cette visite que parce qu'elle avait déjà reçu celle du glorieux Ressuscité. Selon l'attrait de sa nature contemplative, ou même sur l'ordre de son fils, elle paraît s'être condamnée au silence et à l'isolement. En tout cas, il faudrait chercher ailleurs qu'ici le lieu de cette apparition.

Au contraire, à vouloir fixer la place de Madeleine pendant son colloque avec le Maître, on ne devrait pas oublier que la sainte amie de Jésus était en pleurs non pas à vingt-cinq mètres, mais à côté du tombeau¹, assez près pour pouvoir s'incliner

¹ Jean, xx, 11.

sur l'ouverture et converser avec les anges qui se tenaient à l'intérieur. La scène est parfaitement décrite dans saint Jean. Au bruit qu'elle entend, Madeleine se retourne, mais à peine, sans quitter le sépulcre et sans remarquer le personnage qui est derrière elle. Ainsi explique-t-on qu'elle l'ait pris pour le jardinier. Quand Jésus, s'étant rapproché, se donne à connaître, elle-même, sans quitter le tombeau, se trouve à ses pieds. Voilà le récit évangélique. Ah ! qu'il faudrait faire entendre aux âmes pieuses, trop avides de surprendre partout palpables et visibles les vestiges du Maître, ce *noli me tangere* qu'il adressa ici à Madeleine. Ne cherchez pas tant à le toucher de vos mains qu'à le voir des yeux de votre âme, et que le *hic* prétentieux, téméraire, fatal ne vienne pas à tout instant diriger, troubler, compromettre vos plus saintes émotions. Bientôt peut-être sonnera l'heure où l'influence de la papauté s'exercera plus efficace sur cet Orient que le catholicisme envahit peu à peu. Un grand pape, — pourquoi ne serait-ce pas Léon XIII ? — donnera alors, comme mot d'ordre à tous les siens, le *noli me tangere*, en leur prescrivant de laisser aux schismatiques le monopole des *hic* ridicules et des puérides traditions. En attendant, puisque nous avons ici la place traditionnelle du saint Sépulcre et du Calvaire, contentons-nous d'en défendre énergiquement l'authenticité. Nous sommes soutenus par le témoignage des siècles, les indications autorisées de l'archéologie, et les ar-

guments de l'exégèse biblique et de l'histoire.

A genoux d'abord, et baisons une terre sacrée ! Nous sommes sous la coupole du Saint-Sépulcre. N'y aurait-il ici que le souvenir des croyants qui ont prié et pleuré sur ces dalles, il suffirait à nous inspirer le respect et la vénération. Depuis Hélène et Constantin, depuis Paule et Jérôme, depuis quinze siècles, que dis-je ! depuis Adrien, qui, cent ans après la mort du Sauveur, faisait dresser sur ces roches la statue de Vénus, depuis la génération apostolique, — car ceux qu'Adrien voulait désoler par son sacrilège tenaient des Apôtres que le tombeau du Maître était là, — à travers une succession ininterrompue d'évêques qui ont gardé l'incomparable trésor, tous ont cru que Jésus avait été enseveli et était ressuscité ici où nous sommes. Et c'était vrai. Quand même Adrien, Chosroës, Hakem, auraient détruit le sépulcre lui-même, poursuivant jusque dans les profondeurs du rocher cet objet de vénération pour les chrétiens, nous n'en saurions pas moins la place où il fut. C'est assez pour constituer une incomparable relique. A genoux donc ! à genoux ! les Croisés ont déposé là leur épée sanglante et victorieuse, pour sceller cette affirmation unanime du passé. A genoux ! la gloire du Maître est un jour apparue ici, la mort y a été vaincue et l'humanité captive à jamais délivrée.

Rien n'est plus aisé que de laisser monter son âme quand le corps s'incline dans l'adoration. A travers les siècles passés et futurs, j'entends le long cri de joie que poussent les peuples autour de

ce tombeau, le seul vraiment glorieux. A quelques pas derrière nous, et dans cette église grecque dont je ne dirai rien, sinon qu'elle est d'une ornementation aussi riche que détestable, on montre une petite colonne dite le nombril ou le centre du monde. Le véritable centre n'est pas autre que le tombeau de mon Maître. De lui est partie la vie; autour de lui elle s'agite; à lui elle reviendra comme à son principe; en lui elle s'épanouira comme dans son terme.

J'éprouverais une douce satisfaction à me représenter, sur les lieux tels que nous les voyons, les diverses scènes du crucifiement, de la sépulture et de la résurrection de Jésus. Au premier coup d'œil cela semble malaisé, et les difficultés topographiques qui surgissent prouvent au moins que le site n'a pas été choisi à plaisir. Si, ignorant la place véritable du Calvaire, les chrétiens avaient voulu en inventer une, il leur était facile de la trouver partout ailleurs plus favorable qu'ici. Tout à l'heure, près du couvent de Saint-Étienne, des Anglais déclaraient qu'ils comprendraient mieux le Calvaire sur l'élévation d'où ils nous parlaient que sous la coupole où nous sommes. C'est évident, et les belles excavations de rocher n'y manqueraient pas pour constituer un sépulcre en harmonie avec les grandes scènes de la résurrection. Mais, et c'est là un argument qu'il ne faut pas négliger, plus la topographie du Calvaire et du Sépulcre semble étrange, et plus elle est certaine. L'antique tradition est d'autant plus forte qu'elle

nous a transmis, non pas ce qui aurait semblé le plus plausible, mais ce qui était le plus vrai.

J'ai dit qu'elle peut se défendre de tous points. En effet, la grande objection soulevée depuis un demi-siècle contre l'authenticité du saint Sépulcre vise sa situation même. Est-il possible, dit-on, que dès le temps de Pilate, le lieu actuellement désigné comme la sépulture de Jésus ait été hors la ville, comme l'affirment les Livres saints? Pourquoi pas, si la seconde enceinte de Jérusalem ne s'étendait pas jusque-là? Tout ce que nous savons de cette enceinte, d'après Josèphe, c'est qu'elle se rattachait à la première, vers la porte Gennath, à l'ouest, pour aboutir à la tour Antonia, au nord-est. Quelle que fût la situation précise de la porte Gennath, il est évident que le second rempart devait fermer l'angle produit par le mur du temple jusqu'à Antonia et la grande ligne des anciennes fortifications salomoniennes et davidiques. Il ne pouvait être qu'un troisième côté de triangle, ou quelque chose d'équivalent. Or, en prenant même la forteresse de David ou la porte de Jaffa actuelle pour point de départ, il est remarquable qu'on aboutit par une ligne droite à l'angle nord-est du Haram-ech-Chérif sans toucher ni au Calvaire ni au saint Sépulcre. A plus forte raison, s'il faut chercher Gennath vers un point plus central du premier rempart et surtout si, comme les découvertes récentes l'indiquent, le mur de la seconde enceinte décrivait non pas une ligne droite, mais une série de lignes brisées, ou peut-être même un arc de